



Alina Ghimis

LE LIVRE  
DES TÉNÈBRES  
1 LE ROYAUME SECRET

*Les éditions La Gauloise*

Alina GHIMIS

LE LIVRE DES TENEBRES

TOME I  
LE ROYAUME SECRET

*Roman*

Les Editions La Gauloise  
Roman Jeunesse

## *PROLOGUE*

Valachie, Roumanie actuelle, 17 juillet 1713

La fille le suivit sans protester, se glissant maladroitement par l'ouverture de cette porte en bois sombre, que Matei avait poussée avec discrétion. Ils pénétrèrent dans une sorte d'antichambre en pierre, qui permettait d'accéder à la partie nord du rez-de-chaussée, où se trouvaient les chambres des domestiques. Une bouffée d'air froid les enveloppa soudainement et des relents nauséabonds emplirent leurs poumons. De là, ils empruntèrent un couloir sinueux qui les conduisit dans la grande cuisine du Palais, une pièce toute en pierre, dont le plafond arqué et les longues tables en bois invitaient au partage. Le feu brûlait dans l'âtre et une odeur alléchante de pain chaud s'était répandue tout autour, chatouillant les narines de la jeune fille qui, les derniers trois jours, n'avait mangé rien d'autre que de la polentamoisie.

— Assieds-toi, l'invita Matei, bienveillant, puis il s'adressa d'une voix choyée à l'une de femmes de cuisine.

— Mamounette, apporte une tasse de lait chaud et du pain à mon invité, s’il te plaît.

La femme cessa de travailler et se tourna difficilement vers l’intrus, le mesurant des yeux. La cuisinière portait une robe grise en lin sur laquelle un vieux tablier déchiré par endroits, autrefois blanc, avait été accroché. Les dizaines de plis des deux vêtements qui se chevauchent formaient une masse gonflée telle un manège de fête foraine.

— Et pourquoi faire ? lâcha-t-elle les dents serrés, après l’avoir étudié pendant quelques secondes, un sourcil levé et les mains sur ses hanches.

— C'est mon ami, sourit le fils cadet du voïvode<sup>1</sup>. Je veux que tu t’en charges, comme si c’était moi.

— Ha ! Il ne manquait que cela, rétorqua la femme en tournant les talons, visiblement mécontente d’exécuter l’ordre reçu.

Une dizaine de minutes plus tard, la cuisinière s’avança vers eux en se balançant comme un canard, un plateau en bois dans les mains. Elle y avait posé une cruche de lait et un morceau de pain chaud. Maïa remarqua qu’aucun couvert ne lui avait été offert, mais elle n’osa pas en demander. Après quelques secondes

---

<sup>1</sup> Titre porté par les princes de Moldavie et de Valachie

d'hésitation, la fille se précipita sur ce petit déjeuner appétissant et le dévora, se servant avec les mains et se léchant les doigts. Elle vivait dans ces instants, le premier moment de bien-être depuis son débarquement au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ce bonheur inattendu fut interrompu par un cri effroyable. Ils tournèrent les têtes et virent la cuisinière se tenir le ventre à deux mains, le visage tordu de douleur. C'est ainsi que Maïa apprit la grossesse de la cuisinière et la raison principale de sa circonférence exagérée.

— Stanca, Stanca, tout va bien ? se précipitèrent les deux autres filles de cuisine, effrayées.

Un gémissement encore plus fort fit trembler la pièce, puis elle ordonna aux deux enfants de quitter les lieux.

— C'est ma nounou, murmura Matei, alors qu'ils se dirigèrent vers la porte. L'heure est venue apparemment...

Andrei naquit ce jour-là. Il était le dernier d'une fratrie de sept enfants. Dans les premières années de sa vie, il avait été un garçon faible et maigrichon, extrêmement timide, le souffre-douleur de ses grands frères et sœurs. Un enfant, hors du commun. Ses parents l'avaient souvent amené chez le guérisseur du village pour chercher la cause de son mal-être, mais aussi à l'église pour que le prêtre puisse réciter des prières du Livre Sacré, mais sans succès. Jusqu'à l'âge de six ans, il n'avait pas

prononcé un seul mot, mais il réussissait à se faire comprendre grâce à la force de son esprit. Il avait un regard si pénétrant qu'il pouvait transmettre aux autres ses pensées, sans avoir à parler. Son odorat était également excessivement développé. Il était capable de sentir quand quelqu'un bougeait dans la pièce voisine ou quand l'un de ses parents revenait à la maison, bien que celui-ci se trouvait à des centaines de mètres. À partir de douze ans, il pouvait déplacer les objets autour de lui, sans les toucher, par la seule force de l'esprit et, à dix-huit ans, il cessa de manger la nourriture préparée par sa mère.

C'était à ce moment précis, que ses parents acceptèrent définitivement l'idée qu'il soit un enfant différent des autres. Ils décidèrent de l'amener voir la plus célèbre sorcière du pays pour délier les sorts et dissiper les sortilèges, convaincus que quelqu'un dans le village lui en avait jeté un, quand il était encore dans le ventre de sa mère.

La célèbre sorcière, prénommée Sfidania, les avait reçus chez elle, puis les avait installés autour d'une table ronde sur laquelle se trouvait une boule de cristal, utilisée pour lire l'avenir. Quand ses mains touchèrent celles d'Andrei, tous les murs de la maison se mirent à trembler, laissant entendre de forts craquements et crissements comme si elle était sur le point de s'effondrer. Dans la boule de cristal, l'image d'une créature

effrayante apparut, un être bien différent de ceux qu'elle avait vus auparavant. Soudain, la sphère de cristal se mit à rouler sur la table et tomba sur le sol en bois, où elle se brisa en plusieurs dizaines de morceaux. La vieille émit un son guttural et macabre, puis s'éloigna immédiatement d'Andrei en faisant le signe de croix dans l'air et en crachant trois fois sur sa poitrine, puis ordonna au père de quitter aussitôt son domicile avec sa femme et leur créature démoniaque.

Aucun de ses parents n'était parvenu à comprendre ce qui venait de se passer, et quel était le problème de leur fils. Mais Andrei, sut instantanément que la légende sur l'existence de vampires énergivores, qu'il entendait depuis sa plus tendre enfance, n'était pas qu'une simple légende, et qu'il en faisait partie.

*La légende raconte que si un enfant meurt avant d'être baptisé, et que son esprit se reflète dans un miroir, l'enfant reviendra à la vie et deviendra un vampire énergivore. Celui-ci est censé se nourrir de l'énergie des plantes, des animaux et des humains, en les hypnotisant. Il établit un lien visuel, mental et émotionnel avec la plante, la bête ou la personne hypnotisée. Plus la victime se situe en haut de l'échelle de l'évolution, plus la quantité d'énergie absorbée est grande et le contact difficile à établir. Au début de sa vie, le vampire énergivore ne peut*

*absorber que l'énergie des plantes, avec lesquelles une connexion est beaucoup plus facile à réaliser. Au fur et à mesure qu'il maîtrise cet art, il commence à hypnotiser les insectes et les animaux et, à l'apogée de sa vie, il peut hypnotiser les humains. L'énergie soutirée à un être humain est cent fois plus forte que celle d'un animal, qui à son tour, est deux cent fois plus forte que celle d'une plante.*

*Lorsque les plantes perdent leur énergie, elles dépérissent et meurent. Lorsqu'un animal ou un être humain est vampirisé, il ne meurt pas, mais devient l'esclave du vampire, obéissant en tout point à ses ordres. Pour un esclave, la loyauté envers son maître est poussée à l'extrême, pouvant aller jusqu'à donner sa vie, sans hésiter, pour défendre les intérêts de ce dernier.*

À partir de ce moment, Andrei comprit pourquoi il n'aimait pas la lumière du jour, pourquoi ses sens étaient si développés et pourquoi il avait cessé de s'alimenter avec de la nourriture préparée par sa mère.

Il ne dit rien à ses parents à ce sujet, mais une fois rentrés à la maison, il s'enfuit dans le jardin où il essaya de vampiriser la première plante apparue sur son chemin, pour en avoir le cœur net.

Il se mit à genoux à côté d'une fleur appelée « Reine-de-la-nuit » et la regarda fixement. Il ne savait pas exactement ce qui

allait se passer, ni s'il devait faire quelque chose en particulier, mais instinctivement, il savait que cette plante était une source de nourriture pour lui. C'était une nuit de pleine lune, si claire qu'il pouvait parfaitement observer tout ce qui l'entouraient. Pendant plusieurs minutes, il se concentra sur la Reine-de-la-nuit en essayant de l'aspirer avec son regard. Au bout d'un certain temps, quelque chose, comme une poudre dorée commença à monter de la tige de la plante vers le cœur de celle-ci, devenant de plus en plus compacte et se transformant en une sorte de bulle lumineuse, qui flottait lentement dans l'air et se dirigeait vers son front. Alors que cette lumière le touchait et pénétrait dans son corps, tous ses sens explosèrent, dans un plaisir indescriptible, démultipliant toutes les sensations qu'il avait connues depuis toujours. Un frisson traversa son corps en inondant chaque partie de son être, et en le chargeant d'une énergie qui se propagea à une vitesse vertigineuse, dans chaque recoin de sa chair. Lorsque l'euphorie du moment s'estompa, il réalisa qu'il était étendu sur le sol, épuisé par cette expérience merveilleuse, vécue pour la première fois et remarqua que la fleur qui l'avait nourri si intensément, était maintenant morte.

— Je ne suis pas un être humain alors, murmura-t-il, dépité.

Cette nuit-là, Andrei décida de quitter sa famille et le domicile familial, parce qu'il ne s'y sentait plus à l'aise, surtout

après avoir compris ce qu'il était vraiment. Il entra sans dire un mot, rassembla les quelques vêtements qu'il possédait, puis quitta la maison sans avoir la moindre idée de la destination vers laquelle se diriger, et surtout de ce que l'avenir lui réservait. À partir de ce moment précis, il s'auto-proclama Zernobog, d'après le Dieu slave des Ténèbres, en oubliant définitivement son prénom de naissance.

Il avait choisi de vivre dans un endroit isolé, car la présence des humains le dérangeait. Ainsi, lorsqu'il trouva une cabane qui semblait déserte au milieu d'une forêt, il décida de s'y arrêter et de s'y installer.

\*

Cela faisait plus de deux cent cinquante ans qu'il vivait dans cette cabane, perfectionnant sa technique de vampirisation, quand, un jour, il ressentit une présence étrange. Soudain, il devint craintif et nerveux, des sentiments qu'il n'avait plus éprouvés depuis qu'il ne côtoyait plus aucun être humain. Il fut submergé alors par une terrible soif d'énergie qu'il ne pouvait calmer qu'en extrayant la vitalité de ceux qui l'entouraient.

Il comprit rapidement que des chasseurs de vampires s'approchaient. Ils avaient découvert sa cachette et se préparaient à l'attaquer.

Zernobog parvint à s'échapper de justesse et à se débarrasser des hordes de chasseurs qui le suivaient, se faufilant à travers la dense forêt qu'il connaissait si bien, jusqu'à ce qu'il arrivât à nouveau devant la maison de la terrible sorcière Sfidania, en quête de réponses.

Alors qu'il s'approchait de la vieille demeure, une jeune femme se mit en travers de son chemin en lui faisant signe de s'arrêter.

— Que faites-vous ici ? demanda-t-elle en lui jetant un regard glacial.

Zernobog lui expliqua comment, il y a plus de deux cent cinquante ans, il était déjà entré dans cette maison et comment, la sorcière Sfidania, l'avait renvoyé sans lui donner d'explication.

Lorinda, avoua qu'elle était au courant de toute cette histoire, racontée par Sfidania son arrière-arrière-arrière-grand-mère sur son lit de mort, transmise de génération en génération et qu'elle l'attendait depuis des années. La jeune sorcière le laissa

entrer dans sa maison et lui raconta toute la vérité sur sa naissance, sa mort alors qu'il n'était qu'un nourrisson, et sa transformation en vampire énergivore.

Elle lui révéla qu'à l'âge de trois cents ans, il deviendrait invincible. La lumière du soleil n'aurait alors plus d'effet sur lui, il ne ressentirait aucun besoin de dormir, et son unique but serait

de créer une armée d'esclaves qui l'aiderait à prendre le contrôle pour régner sur le monde.

Lorinda lui parla ensuite de l'existence du Royaume Secret et lui conseilla d'aller se cacher dans cet endroit, quasiment inconnu, jusqu'à ses trois cents ans.

## CHAPITRE 1



Nice, France, juillet 2012

Maël et Maïa étaient très heureux à l'idée de passer, pour la première fois de leur vie, les vacances d'été chez leurs grands-parents en Roumanie, seuls et sans être surveillés par leurs parents.

Un soir de février, Maël avait surpris une conversation entre sa mère et son père, qui prévoyaient de les envoyer, lui et sa sœur, chez leurs grands-parents pendant les grandes vacances. Sa mère

avait insisté pour qu'ils vivent une telle expérience parce que, disait-elle en essayant de convaincre son mari : « Ce sera un été inoubliable pour eux, tu verras ! »

Dans son enfance, elle avait passé toutes ses vacances à la campagne dans la maison familiale, et les plus beaux souvenirs de ses jeunes années étaient liés à de merveilleux moments passés dans ce village oublié du monde. Les plus grandes bêtises, les aventures les plus incroyables et même le premier amour, elle les avait connus là-bas ; leur mère était persuadée qu'une enfance privée de tels moments n'était pas une vraie enfance.

Maël se sentit plein d'espoir en entendant ces mots, car ses parents ne les avaient, jusqu'à présent, jamais laissés seuls, les considérant trop jeunes. Deux mois de liberté pensa-t-il, à mille huit cents kilomètres de leur maison, loin de l'autorité parentale et des règles strictes imposées par les parents. Il n'osa pas parler à sa sœur de cette conversation. Mais chaque matin, il espérait que ce serait peut-être le grand jour où leurs parents leur annonceraient la bonne nouvelle.

Au fil des années ils avaient passé de nombreuses vacances avec leurs parents et grands-parents en Roumanie, et ils adoraient écouter jusqu'à tard dans la nuit les histoires de vampires et de sorcières, de fantômes et de sortilèges, racontées par leur grand-mère, ou encore celles liées aux extraordinaires aventures de la

jeunesse de grand-père Tudor. Ils étaient capables de les écouter pendant des heures et des heures, blottis contre eux, sans en perdre une miette, papi et mamie ayant le don de raconter les histoires comme personne.

Un jour, sur le chemin du retour de l'école, leur mère leur annonça, finalement, la nouvelle. Elle savait qu'ils seraient aux anges.

— Qu'en pensez-vous mes chéris, demanda-t-elle en leur lançant un regard espiègle, voudriez-vous passer les vacances d'été chez papi et mamie, en Roumanie ?

— Oui, oui, oui ! retentirent les voix des deux enfants dans un mélange de joie, d'excitation et d'affolement.

— Mais vous le savez, continua leur mère sur le même ton, votre père et moi ne pourrons rester qu'une semaine. Vous êtes d'accord pour rester seuls avec vos grands-parents pendant deux mois ?

— Oui, ne vous inquiétez pas ! Nous sommes grands maintenant ! répondirent les jumeaux à l'unisson, tout en se jetant un regard complice.

Trois semaines après, les dernières valises étaient rangées dans le coffre de la voiture et les quatre membres de la famille étaient prêts à partir. La joie et l'impatience remplissaient leurs

cœurs de bonheur. « Nous allons passer des vacances magnifiques ! », pensaient-ils les yeux pleins d'étoiles.

Ils passèrent les deux jours suivants en voiture, à admirer les jolis paysages des six pays qu'ils traversaient, à chanter avec leurs parents les différentes chansons qui passaient à la radio, s'arrêtant de temps en temps pour photographier un ancien monastère ou pour admirer un panorama à couper le souffle. De magnifiques images défilaient devant leurs yeux, mais leurs pensées volaient constamment vers cet endroit qu'ils aimaient tant, le village d'enfance de leur mère.

Maïa et Maël étaient nés en France treize ans plus tôt, d'une mère roumaine et d'un père français d'origine africaine. Bien qu'ils soient jumeaux, ils ne se ressemblaient pas physiquement, au contraire, ils étaient totalement différents. Maël avait la peau blanche, les yeux bleus et les cheveux très blonds et crépus, héritage de ses ancêtres africains. Maïa avait la peau hâlée, de grands yeux marrons, les cheveux noirs, bouclés et très brillants. Le métissage ne passait pas inaperçu, contrastant avec les enfants roumains, où les mélanges entre populations d'origines différentes n'étaient pas courants. Ils s'étaient toujours sentis « différents », chaque fois qu'ils se rendaient au pays, mais avec le temps, ils s'étaient habitués aux regards curieux de ceux qui les

entouraient et aux mains étrangères qui s'emmêlaient dans leurs cheveux à chaque fois qu'un inconnu croisait leur chemin.

Les deux jours s'écoulèrent rapidement et, lorsque la voiture quitta la route goudronnée, ils surent que l'arrivée était proche, car la maison des grands-parents était située sur la rue principale du village. La vue était d'une rare beauté et le silence qui entourait ce village oublié, donnait l'impression d'être plongé dans un autre monde. Les jolies maisons de paysans, éparpillées çà et là sur des collines verdoyantes, entourées de forêts de pins et de chênes, toutes immergées dans cette oasis de paix et de pureté, appelaient à la détente et à la réflexion.

La voiture s'immobilisa devant la maison des grands-parents, une petite chaumière composée de deux chambres et d'une cuisine, construite il y a plus de soixante ans par leur arrière-grand-père, de boue et de paille. Il y avait un contraste évident entre cette modeste maisonnette et la somptueuse villa de sept pièces, avec piscine et salle de sport, où ils vivaient en France. Mais ce petit lieu paisible, tout comme cette vieille demeure, leur inspirait magie et aventure.

Dès que le moteur de la voiture fut coupé, ils retirèrent rapidement leurs ceintures de sécurité et s'enfuirent dans la cour à la recherche de leurs grands-parents.

— Mamie, papi ! Nous sommes arrivés ! crièrent-ils en se jetant dans les bras de leur grand-mère.

— Bienvenus, mes petits ! leur souhaitèrent leurs grands-parents en les embrassant avec amour sur le front.

Les retrouvailles furent, comme d'habitude, pleines d'émotions, avec beaucoup de câlins, de baisers et quelques larmes de joie à peine visibles sur la joue de la grand-mère.

Ils sortirent tous deux leurs bagages de la voiture et se précipitèrent avec enthousiasme dans la chambre préparée pour eux, la même chambre dans laquelle leur mère avait passé son enfance, restée inchangée au fil des années : « la chambre verte ». C'était une pièce relativement petite dans laquelle étaient entassés deux canapés – lits, une armoire et une table d'époque tous de couleur vert pâle. Une odeur d'humidité tourbillonnait dans l'air et une sensation de fraîcheur enveloppait quiconque y pénétrait.

Ils étaient tellement excités qu'ils ne savaient même pas par où commencer ni quoi faire en premier. Ils rangèrent rapidement leurs vêtements dans le placard, puis allèrent dans la cour pour profiter de la compagnie des grands-parents.

— Vous nous avez tellement manqué, murmurait leur grand-mère en les prenant dans ses bras, chacun à son tour.

Les enfants câlinèrent et étreignirent leurs grands-parents tout en se précipitant pour leur raconter les différentes péripéties de l'année scolaire qui venait de s'achever.

Ensuite, une fois que la frénésie des retrouvailles fut passée, Maël et Maïa décidèrent d'aller dans la cour de l'école communale à la recherche de futurs copains pour jouer, car c'était là où se retrouvaient tous les jours les enfants du village, même pendant les vacances. L'école communale n'était qu'à trois minutes à pied de la maison des grands-parents, et ils avaient reçu l'autorisation de s'y rendre non accompagnés. Déjà un premier pas vers la liberté ou du moins ce qu'ils en ressentaient, car ce privilège n'avait jamais été accordé en France. Leur mère s'occupait seule de les conduire au collège chaque jour et de les récupérer. C'était toujours elle qui les accompagnait aux diverses activités extrascolaires. Ils avaient un emploi du temps si chargé, entre le collège et toutes leurs activités, qu'il ne leur restait pas beaucoup de temps pour jouer dehors.

Parcourir les deux cents mètres qui séparent la maison des grands-parents de l'école communale, à pied et sans être accompagné d'un adulte, était déjà une aventure en soi. Ils ne croisèrent pas une seule personne ni une seule voiture car dans ce village reculé, le temps semblait s'être arrêté. La plupart des jeunes villageois étaient partis s'installer en ville pour mieux

gagner leur vie. Seuls les anciens et les quelques familles ayant des intérêts commerciaux ou différentes fonctions dans l'éducation ou dans l'administration locale étaient restés. Par conséquent, il n'y avait pas beaucoup d'enfants ici, heureusement qu'il y avait ceux qui, comme Maïa et Maël, venaient passer leurs vacances d'été chez leurs grands-parents.

Vers six heures de l'après-midi, ils firent leurs premiers pas dans la cour d'école. Deux grandes portes d'un vert chatoyant, dont une partie de la peinture était tombée depuis longtemps, restaient ouvertes en permanence, même pendant les vacances, permettant ainsi à toutes les personnes, enfants, adolescents et adultes, d'y accéder. En les regardant, ils avaient constaté qu'elles n'avaient pas été fermées depuis des années, car le verrou de l'une d'elles était presque enfoui dans la terre sèche, où il avait décrit un arc de cercle, maintenant la porte bloquée en position ouverte.

Pendant un instant, Maïa pensa à leur collègue en France, où l'accès était strictement interdit à toute personne ne faisant pas partie de l'établissement. Même les parents n'étaient pas autorisés à entrer dans la cour et le directeur de l'école était présent tous les matins au portail pour vérifier le respect de cette règle.

Ils marchaient côte à côte sur l'allée en ciment qui menait derrière les deux bâtiments abritant les salles de classe, jusqu'aux

terrains de football et de tennis, où tous les enfants du village se rassemblaient pour jouer et passer du bon temps. Le terrain de football était complètement recouvert de béton. À chaque glissade, des cris et des pleurs resonnaient et des écorchures apparaissaient aux genoux. Le terrain de tennis était recouvert de sable. Il était donc difficile de courir derrière un ballon ou une balle en raison des dérapages fréquents. Aucun des enfants présents ne semblait se préoccuper de ces aspects, profitant de chaque moment de liberté et du bonheur que l'enfance procure.

Ils arrivèrent au bout de l'allée en ciment et regardèrent, légèrement intimidés, les autres enfants qui étaient déjà en train de jouer et de courir dans tous les sens. C'était un tumulte indescriptible.

Bien que ce ne soit que le début de l'été, quelques feuilles dorées étaient déjà tombées sur les bancs qui longeaient l'allée principale. Certains garçons jouaient au basket à côté de la salle de gym où un vieux panier avaient été installé, d'autres jouaient au foot sur le terrain de sport, tandis que les filles rassemblées en petits comités riaient en gesticulant et en se racontant des histoires.

— Viens avec moi Maïa, murmura Maël en serrant doucement la main de sa sœur. Asseyons-nous sur ce banc.

Il pointa du doigt un banc à environ deux mètres plus loin, dépourvu de dossier, mais positionné de manière stratégique, leur permettant de regarder facilement dans toutes les directions.

Les autres enfants les avaient remarqués et se demandaient si l'un d'entre eux avait déjà rencontré ces deux inconnus qui se tenaient par la main. Au bout de quelques minutes, ils abandonnèrent l'idée de découvrir l'identité de ces nouveaux arrivants, et retournèrent à leurs activités sans plus y penser.

Maïa et Maël se sentaient encore plus seuls. Les parents leur avaient enseigné les bonnes manières et le moment était venu de faire connaissance avec les autres, mais ni l'un ni l'autre n'avait osé faire le premier pas. Ils étaient d'abord intimidés par le fait qu'ils ne parlaient pas correctement le roumain, bien que leur mère s'efforçât de leur apprendre sa langue et sa culture. Dans leur collège, les cours se déroulaient en français, et cela leur rendait la tâche difficile pour s'intégrer ici. Ils se débrouillaient relativement bien, mais ils avaient un accent français très prononcé et les autres enfants se moquaient d'eux lorsqu'ils les entendaient parler.

— Asseyons-nous là-bas, dit Maïa avant de se diriger vers un autre banc, en trainant Maël derrière elle.

Elle avait choisi un banc plus retiré, en pierre, presque entièrement recouvert d'une mousse verte, formée par l'humidité,

sur lequel était assis un petit garçon du même âge qu'eux ou tout du moins, à peine plus âgé.

— Peut-on s'asseoir à côté de toi ? demanda doucement Maïa, en regardant dans la direction du garçon. Celui-ci ne prit pas la peine de répondre, mais il se décala pour leur laisser de la place.

Maïa et Maël interprétèrent ce geste comme une réponse affirmative et s'assirent.

*A suivre...*